

23 Sept 1977

LA DIXIÈME BIENNALE DES JEUNES ARTISTES

Le retour aux particularismes

Avant d'entrer, un avant-goût. La dixième Biennale de Paris a déployé ses enseignes sur l'esplanade qui réunit les deux musées de l'avenue du Président-Wilson. Une « sculpture » mise à l'échelle de la monumentalité du bâtiment, qui croise ses filins d'acier entre les hautes colonnes de marbre en décrépitude ; une « maison mobile » du Texas en aluminium brillant et aux formes arrondies, d'un modernisme désuet des années 50. L'avant-garde des jeunes artistes de moins de trente-cinq ans du monde entier est là, dans les deux musées mitoyens.

Ils ne sont que cent vingt-cinq, mais ce qu'ils présentent suffit à donner la mesure du grand désarroi de la jeune production artistique aujourd'hui. Voici l'art de la vidéo, vidéo-sculpture et vidéo-films, qui tente de maîtriser artistiquement l'environnement électronique ; les « intimistes » qui témoignent de leurs propres « espaces mentaux » ; les « régionalistes » qui, eux, rendent compte d'espaces culturels particuliers ; les « peintres analytiques » qui tentent une réflexion picturale tournée sur elle-même, presque froide, à la fois artisanale

et intellectualisée ; la descendance des artistes qui, depuis 1968, ont remis en question les moyens plastiques de l'art et usent de « concepts », de photos, de textes, de magie personnelle, d'analogie avec la linguistique, l'ethnographie, l'archéologie.

Voici aussi des peintres d'Amérique latine. Les seuls qui témoignent d'une culture et de situations spécifiques. Presque tous les autres illustrent cette tendance artistique internationale en cours dans les sociétés industrielles avancées et qui tend à s'uniformiser.

Un étrange niveling a frappé l'art contemporain à Paris et à Londres, à New-York, Tokyo, Cologne ou Milan. Une manifestation telle que la Biennale de Paris a le mérite de faire apparaître cette situation désormais évidente. Portée par les médias, l'information artistique circule rapidement. Qu'une idée plus ou moins nouvelle se manifeste ici ou là, elle ne tarde pas à trouver son écho, à se développer, s'amplifier, se généraliser.

JACQUES MICHEL.

ARTS ET SPECTACLES

Expositions

Le retour aux particularismes

(Suite de la première page.)

Le système du marché international de l'art incite les producteurs d'art à suivre les courants et, finalement, à créer des modes dominantes qui excluent ou minimisent tout ce qui reste en marge.

Depuis sa création en 1959, tous les deux ans, la Biennale de Paris a témoigné de ce phénomène qui s'est développé au milieu d'une grande activité artistique stimulée par un nombre d'expositions sans précédent dans le passé et par la multiplication des galeries et des musées. Or en dix ans, depuis 1968 environ, l'art contemporain a subi une mutation dont on mesure tous les jours un peu plus les conséquences avec la radicalisation de l'anti-art, qui a récusé le système du musée, de l'œuvre et de ses valeurs plastiques, de ses matériaux traditionnels, de ses formes, et avec la rupture de toutes les digues qui distinguaient les différents arts entre eux. Les mots « tableau » et « sculpture » ne recouvrent plus aujourd'hui les mêmes choses. L'art n'a pas cessé de s'écartier du traditionnel domaine de l'expression plastique pour transformer en valeurs artistiques de nouveaux territoires des sciences humaines.

Après la grande agitation, il semble curieusement qu'on soit parvenu à un état où toutes les formes de l'art contemporain se ressemblent d'un pays à l'autre. L'avant-garde est devenue un « style international » sécrétant partout un même ennui de déjà vu. Ainsi retrouve-t-on à la Biennale de Paris bien des artistes montrés récemment à la Documenta de Kassel, et en tout cas le même type d'art qui a pourtant adopté le principe de l'invention et de l'innovation.

Il y a encore peu, l'avant-garde pouvait jouer son rôle de facteur dérangeant et récusateur. Elle a perdu cette vertu liée à sa nature. L'éclatement de toute contrainte et la règle du « tout est permis » font que les remises en question perdent de leur force et de leurs significations. L'avant-garde artistique a dépassé sa stimulante phase oppositionnelle qui lui permettait de jouer contre les systèmes.

Elle a atteint le versant « positif » qui conduit fatidiquement au nouvel académisme qui marquera l'art des années 70.

A chaque manifestation, l'interrogation sur les nouveaux horizons du jeune art finit par mettre en cause l'institution même d'une exposition comme la Biennale. C'est un sentiment dont on est familier à Kassel, où la dernière Documenta avait été retardée d'un an à cause d'une vision claire de ce qu'il fallait montrer. A Venise, la Biennale avait connu une crise encore plus profonde, en raison de la situation italienne bien sûr ; il n'en est pas moins vrai que ses organisateurs avaient étudié le problème en se tournant vers des rétrospectives historiques : l'art sous Franco en Espagne, l'architecture fasciste mussolinienne, le design depuis le Bauhaus...

L'uniformisation de l'avant-garde artistique contemporaine suit celle du système industriel. La crise de l'un répond à celle de l'autre. Le temps n'est plus où de grands prophètes utopiques à la Le Corbusier annonçaient dans leur art ou leur architecture un monde meilleur.

Des systèmes hors système

L'artiste aussi s'interroge sur la nature de ce qu'il fait, se demande d'où il vient, où il va. Ayant supprimé toute contrainte, il en est réduit à inventer les siennes propres, systèmes souvent clos, hermétiques, initiatiques, qui accusent la rupture avec un public large.

Car après son âge d'or, durant les années 50 et 60, l'avant-garde artistique est en ce moment l'objet d'une désaffection autant du public que des professionnels — marchands et autres. Elle a perdu de son allant et de son pouvoir d'entraînement.

L'exposition illustrerait plutôt le « dégagement » de l'artiste et le repli sur soi, dans une auto-analyse égocentrique qui est peut-être une autre manière de s'engager. Fait caractéristique, on voit à la Biennale de Paris s'amorcer une réaction au grand niveling de l'art contemporain qui a conduit à supprimer les représentations par nationalités. Réaction sourde, consciente ou inconsciente, l'artiste

s'éloigne des mouvements qui ont dominé la scène ces dernières années pour tenter de créer quelque chose de particulier, un système à lui. On verra ici des choses insolites. Un tricot de 5 mètres de haut par une jeune Suisse, Raymonde Arcier ; un autre Suisse fait de l'aquarelle, ce qu'on n'avait pour ainsi dire jamais vu dans une manifestation d'avant-garde ; le groupe Untel (France) qui s'est livré à une enquête archéologique sur la vie quotidienne à Paris ; le Suédois Anders Aberg, qui a reconstruit un étonnant site des « favelas » brésiliennes pour en dénoncer la misère.

Derrière cette atomisation des styles et des approches, on devine un nouveau combat — d'avant ou d'arrière-garde — que livrent les jeunes pour tenter de créer des systèmes hors systèmes et lutter contre le grand arasement internationaliste. Et en même temps, plus largement, hors de ces « espaces mentaux », on voit se développer un art des espaces géographiques et culturels. Une nouvelle manière d'arts locaux ou folkloriques. Il faut placer en tête ce groupe d'artistes du Texas, avec sa roulotte chromée, qui se manifeste d'autre part au Centre culturel américain de la rue du Dragon : travaux ouvrages sur cuir, musique « Western Country », mélange indien. Une culture particulière et un des derniers exotismes avant que toute culture de ce globe ne s'uniformise en « culture de la Terre ».

Mais les genres sont nombreux et atteignent à la confusion des périodes de déclin avant que les artistes d'avant-garde, qui mettent en question le monde de l'art et le monde tout court, ne se mettent à leur tour salutairement en question. Et il fallait s'y attendre : l'uniformisation devait apporter son contraire. Précisément, après les « particularismes » et les « régionalismes », le retour aux nationalismes. Depuis sa refonte, c'est la première fois que la Biennale de Paris innove en créant une salle consacrée à l'art en Amérique latine, dont l'organisation a été confiée à Angel Kalenberg, directeur du musée de Montevideo.

Parmi les vingt et un pays d'Amérique latine, il n'a pu trouver d'art d'avant-garde, dit-il, que dans six pays — en tenant compte des contraintes de la censure : Brésil, Mexique, Venezuela, Bolivie, Argentine, Colombie. Rien de neuf là non plus, mais les Latino-Américains sont les seuls à produire un art en relation avec un milieu particulier. Au Mexique surtout, pays qui depuis Zapata vit avec le mythe de la révolution, où des groupes d'artistes peignent des images et assemblent anonymement des objets dans la filiation du muralisme de Siqueiros et d'Orozco.

Dans la peinture de tableaux, Sberini et Giuffre (Argentine), Pacheco (Venezuela) et Munoz (Colombie) se rattachent d'une manière ou d'une autre à la descendance du pop' art, mais avec une teinte baroque et surréaliste qu'affirment davantage Jorge Alvarez et Fermín Eguia (Argentine) et Biscardi (Venezuela).

Faut-il s'étonner enfin que les artistes présentant des œuvres en vidéo soient surtout des Américains et des Anglais ? Depuis quelques années, ils font leur apparition dans les grandes manifestations internationales à Paris comme à Kassel. La vidéo, c'est le nouveau territoire pénétré par l'avant-garde d'une génération formée au contact de la télévision. L'art électronique en est encore aux jeux visuels primaires, au film de paysage ou d'histoire racontée. Pour l'instant, c'est encore un art contemplatif et lent. Mais il change toutes les règles du jeu. Sa vision requiert une longue pose et la passivité du spectateur. Peu adapté aux lieux d'exposition traditionnels, c'est l'espace du musée lui-même qu'il faudrait modifier s'il devait se développer.

JACQUES MICHEL.

★ La Biennale de Paris au Palais de Tokyo et au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11 et 13, avenue du Président-Wilson.

SIX CONCERTS

Dans le cadre de la dixième Biennale des jeunes artistes, l'atelier de création radiophonique organise au Musée d'art moderne de la Ville de Paris six concerts qui auront lieu chaque mercredi, à 18 h. 30, jusqu'à la fin du mois d'octobre.

Cette série de manifestations débutera le 21 septembre avec les seize saxophonistes de l'ensemble français Urban Sax : une musique répétitive se voulant à l'écart des conceptions américaines. La semaine suivante, le compositeur argentin Horacio Vaggione interprétera ses nouvelles pièces pour synthétiseur et claviers électriques. En octobre, deux concerts seront consacrés à de nouvelles formes de lutherie. Le 5, les instruments fabriqués par les frères Lemeunier et le 12, la lyre électronique de Pierre-Jean Croset. Le jazz d'avant-garde enfin sera représenté le 19 par le trio italien de Tony Rusconi et le 26 par le percussionniste anglais Paul Lytton.

Ces concerts seront diffusés ultérieurement sur France-Culture.

* Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11, avenue du Président-Wilson. Entrée libre (avec le ticket de la Biennale).